

Les Cahiers des dix



Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876). Une première approche The Diaries of Pierre-Joseph-Olivier Chauveau's daughters (1855-1876). An initial approach

Jocelyne Mathieu

Numéro 66, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015070ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015070ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Résumé de l'article

Le fonds Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, premier premier ministre du Québec (1867-1873), déposé aux Archives de l'Université Laval, comprend une série intitulée « Les femmes de la famille P.-J.-O. Chauveau » dans laquelle sont rassemblés les journaux personnels de ses filles Flore, Éliza, Henriette et Honorine, entre les années 1855 et 1876. Ces journaux – dits intimes – relatent certains événements et témoignent de la vie familiale et sociale de cette famille bourgeoise ayant vécu à Québec et à Montréal. Ce texte est une première approche des journaux de ces jeunes filles ; il s'attarde d'abord à la pratique de l'écriture d'un journal « intime », le déménagement de la famille de Québec à Montréal alors que Chauveau est nommé surintendant de l'Instruction publique au Bas-Canada ; au journal de voyage d'Éliza en séjour de vacances chez les Papineau ; et au récit, à posteriori, des derniers jours de la mère, Marie-Louise-Flore Masse-Chauveau, par la cadette de ses filles, Honorine.

Citer cet article

Mathieu, J. (2012). Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876). Une première approche. *Les Cahiers des dix*, (66), 1–23. <https://doi.org/10.7202/1015070ar>

Journaux personnels des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1855-1876). Une première approche

PAR JOCELYNE MATHIEU*

Le 15 octobre 1946, Marie-Anne Vallée-Couillard donne à Luc Lacourcière, alors professeur et directeur des Archives de folklore de l'Université Laval, des documents reçus de sa mère, Honorine Chauveau-Vallée, fille cadette de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, notamment premier titulaire du poste de premier ministre du Québec de 1867 à 1873¹. Ce fut la base du fonds Chauveau

* Je remercie amicalement la directrice des Archives, madame Carole Saulnier, d'avoir attiré mon attention sur ce fonds extraordinaire. Je suis aussi reconnaissante au personnel attentif des Archives, en particulier à madame Josée Pomminville, auteure du Répertoire de ce fonds, qui m'a fait bénéficier de son expertise ; à madame Audrey Gaulin, technicienne en documentation, toujours disponible et prompte à répondre à mes demandes. J'aimerais souligner les échanges fructueux que j'ai eu avec ma collègue et amie Nicole Pellegrin qui m'a guidée dans la connaissance des journaux féminins ; émerveillée par les carnets des jeunes Chauveau, elle m'a fait bénéficier de sa remarquable érudition de façon toujours généreuse et sensible. J'exprime aussi ma reconnaissance à ma collègue Martine Roberge pour sa lecture attentive et ses commentaires judicieux.

1. Né à Charlesbourg, Bas-Canada, le 30 mai 1820, fils de Pierre-Charles Chauveau et de Marie-Louise Roy, Pierre-Joseph-Olivier Chauveau était aussi avocat, haut-fonctionnaire, littéraire – connu spécialement pour son roman *Charles Guérin : roman de mœurs canadiennes* –, professeur et doyen à la faculté de droit de l'Université Laval à Montréal. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau est décédé à Québec, le 4 avril 1890. Introduction de la note biographique du Répertoire numérique du fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (P328), élaboré par Josée Pomminville, Division des Archives de l'Université Laval (DAUL) à Québec (référence au *Dictionnaire biographique du Canada* en ligne ; <http://www.biographi.ca> ; consulté en septembre 2009 et le 25 octobre 2012).

constitué dans cette institution en 1992² dans lequel les femmes qui entourent Chauveau occupent une place de premier plan ; le fonds comporte en effet une section intitulée « Les femmes de la famille de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau » qui « témoigne de la vie familiale, sociale et intime des femmes et des jeunes filles de la famille Chauveau, vivant à Québec et à Montréal... Cette série porte également sur la vie des enfants et jeunes filles de familles bourgeoises durant cette période, par les journaux intimes et des albums appartenant aux filles de Chauveau³ ». Cette section a retenu particulièrement notre attention. Dans le présent texte, nous nous familiariserons avec les journaux des demoiselles Chauveau, au regard de leur présentation et de leur contenu ; le volume et la richesse du fonds nous obligent cependant à privilégier d'abord quelques moments marquants pour la famille et certaines des filles : le décès d'Olympe (deuxième enfant), le déménagement de la famille de Québec à Montréal et deux séjours de vacances, l'un de Flore, l'aînée et l'autre d'Henriette, ce qui nous amènera en 1870. Honorine, la plus jeune, reconstituera pour sa part, en 1876, les derniers jours de sa mère, décédée le 24 mai 1875.

Maints aspects fort intéressants se dégagent de ces journaux juvéniles et méritent de s'y attarder, ce que nous ferons pour la publication du prochain numéro des *Cahiers des Dix* alors que nous continuerons d'exploiter cette source remarquable pour la connaissance de la vie en milieu bourgeois durant la deuxième partie du XIX^e siècle, à Québec et Montréal.

Quelques repères contextuels

Le 22 septembre 1840, P.-J.-O. Chauveau épouse à Québec Marie-Louise-Flore Masse. De cette union naissent sept enfants : Flore, Olympe, Pierre, Alexandre, Eliza⁴, Henriette et Honorine. Quatre des filles ont laissé un journal intime, sauf Olympe car elle est décédée très jeune à l'âge de 9 ans, en 1855. Pour bien comprendre la composition de la famille et replacer certaines personnes évoquées

2. D'autres documents sont venus s'ajouter au fonds par la succession de Peter Chauveau, descendant d'Alexandre Chauveau, deuxième fils de Pierre-Joseph-Olivier : JOSÉE POMMINVILLE, *Répertoire numérique du fonds Famille de P.-J.-O. Chauveau* (P328), Québec, Université Laval, Bureau du secrétaire général, Division des archives, août 2010.
3. Cette série se divise en 7 sous-séries : P328/B1 Marie Brunet, sa grand-mère maternelle (?-1852) ; P328/B2 Marie-Louise Roy, sa mère (1792-1852) ; P328/B3 Flore Masse, sa femme (?-1875) ; P328/B4 Flore Chauveau, sa fille (1842-1871) ; P328/B5 Éliza Chauveau, sa fille (1849-1875) ; P328/B6 Henriette Chauveau, sa fille (1851-1870) ; P328/B7 Honorine Chauveau, sa fille (1854-1938)
4. Parfois écrit Élixa.

Flore, l'aînée des enfants (1842-1871), porte le prénom de sa mère (Flore Masse) ; elle écrit un journal de 1855 à 1863, soit de l'âge de 13 à 20 ans⁵. Éliza (1849-1875), la cinquième enfant et troisième fille, rédige le sien à 15 ans, en 1864, pour une courte période car elle entre au couvent en 1866⁶. Henriette (1851-1871), sa cadette de deux ans commence le sien en 1865 et le poursuit pendant quatre ans jusqu'en 1870, année de son décès à 19 ans⁷ ; enfin, Honorine (1854-1938) la benjamine, s'est consacrée à l'écriture de son journal pendant sept ans, de l'âge de 15 ans à 22 ans, soit de 1869 à 1876⁸ ; cependant, elle en a détruit

5. **P328/B4 Flore Chauveau, sa fille (1842-1871).** 1855-1981, surtout 1855-1863. – 11 cm de documents textuels. – plusieurs images et dessins contenus dans les albums. Cette sous-série porte sur la vie quotidienne de Flore Chauveau, fille aînée de la famille, à travers ses journaux intimes et son album, surtout durant les décennies 1850 et 1860. Les journaux intimes de Flore, qu'elle écrit de l'âge de 13 à 20 ans, informent sur sa vie quotidienne qui tourne autour de la religion, des visites à l'église ou des visites de religieux à la maison ; la vie au couvent ; les jeux ; les promenades dans les villes de Québec et Montréal ; la visite d'amies de la famille ; sa réaction et sa tristesse face à la mort de sa sœur Olympe survenue en 1855, ainsi que de la vie de tous les jours en compagnie de sa mère, ses tantes célibataires, les servantes, ses frères et sœurs et son père souvent absent pour son travail de politicien. *Répertoire* p.14
6. **P328/B5 Éliza Chauveau, sa fille (1849-1875).** [185-]-1876. – 1 cm de documents textuels. Cette sous-série témoigne par quelques journaux intimes écrits par Éliza Chauveau, troisième fille de la famille, de ses préoccupations et de sa vie quotidienne parmi les siens en 1864, à l'âge de 15 ans. Elle raconte également son séjour passé dans la famille de Louis-Joseph Papineau à Petite-Nation à l'été de 1864 avec son amie Marie-Louise Globensky. Elle y côtoie Papineau lui-même, mais également la famille de sa fille Azélie Papineau et de son époux le peintre Napoléon Bourassa. *Répertoire* p. 15. B5,1 Journaux intimes d'Éliza Chauveau, 15 ans en 1864/23 janvier au 1^{er} août 1864 et du 26 janvier au 18 août [1866 ?] 1864-[1866 ?]
7. **P328/B6 Henriette Chauveau, sa fille (1851-1870).** 1860-1888. – 6 cm de documents textuels. Cette sous-série témoigne de la vie d'une adolescente et d'une jeune femme de la bourgeoisie québécoise par les journaux intimes d'Henriette Chauveau, quatrième fille de la famille. Ces journaux, écrits de 1865 à 1870, informent sur sa vie quotidienne et ses préoccupations de 14 à 19 ans. Une correspondance d'Henriette tout juste mariée avec le major William Scott Glendonwyn, raconte à sa famille le récit de son voyage effectué de Québec aux Bermudes en 1870, endroit où son mari est envoyé avec son régiment. Ces lettres témoignent du quotidien du jeune couple pendant leur voyage jusqu'à leur installation aux Bermudes, qui prend fin abruptement suite au décès de la jeune femme, un mois après son mariage. *Répertoire*, p. 15.
8. **P328/B7 Honorine Chauveau, sa fille (1854-1938)** – 6 cm de documents textuels. – plusieurs images et dessins contenus dans les albums. Cette sous-série comprend deux cahiers d'Honorine Chauveau, cinquième fille de la famille, soit ses journaux intimes écrits en 1869 et en 1876, à 15 ans et à 22 ans. Dans le dernier, elle y relate notamment la mort de sa mère survenue en 1875. Cette sous-série contient aussi des documents appartenant au D^r Arthur Vallée, son époux. *Répertoire*, p. 16.

la plus grande partie ce dont elle rend compte elle-même après le décès de sa mère :

...Il y a déjà huit mois un excès, comme j'en ai souvent ou plutôt un désir de me détacher de toutes les choses inutiles qui attachent à la vie, m'a fait faire la sottise de bruler mon journal à l'exception d'un petit volume⁹ et justement celui que j'aurais dû détruire ; mais le regret dont je parlais tantôt c'est d'avoir brulé celui qui contenait la maladie de ma bonne mère ; absence qui se fait de plus en plus sentir... (Honorine, 1876).

Périodes couvertes par les journaux de chacune des filles Chauveau

Flore : 1855-1863

Éliza : 1864

Henriette : 1865-1870

Honorine : 1869 et 1876

L'on doit constater que les journaux ne se chevauchent presque pas, ce qui aurait favorisé la complémentarité des informations, voire la comparaison des points de vue.

Il est utile de noter pour la compréhension des allées et venues des filles que le grand-père maternel, Joseph Roy, possédait une maison rue Ste-Anne, coin rue du Trésor à Québec, où Marie-Louise, sa fille, retournera en 1824, après la mort de son mari, Pierre-Charles Chauveau, avec leur fils Pierre-Joseph-Olivier, et où celui-ci sera élevé¹⁰. Certains de ses oncles et tantes maternels joueront un rôle important dans la vie du jeune P.-J.-O Chauveau, notamment Louis David (1809-1880), avocat littéraire et juge, qui épousera Adeline Masse en 1832 avec laquelle il aura une fille nommée Marie-Adélaïde.

L'une des sœurs de Marie-Louise Roy – la mère de Pierre-Joseph-Olivier –, épouse en 1819 André-Rémi Hamel, avocat. Lorsqu'elle devient veuve en 1840, elle revient à son tour habiter à la maison paternelle de la rue Ste-Anne à Québec avec sa mère Marie Brunet et sa sœur Marie-Louise¹¹. Ces personnes sont très présentes dans les journaux des filles Chauveau tout comme les sœurs de leur mère Flore Masse, Henriette et Éliza, célibataires.

9. Probablement celui de 1869.

10. Pour plus de détails sur P.-J.-O. Chauveau et son époque, voir GÉRARD PARIZEAU, « L'homme politique, l'éducateur, l'humaniste, P.-J.-O. Chauveau (1820-1890) », dans *La Société canadienne-française au XIX^e siècle. Essais sur le milieu*, Montréal, Fides, 1975, p. 233-251.

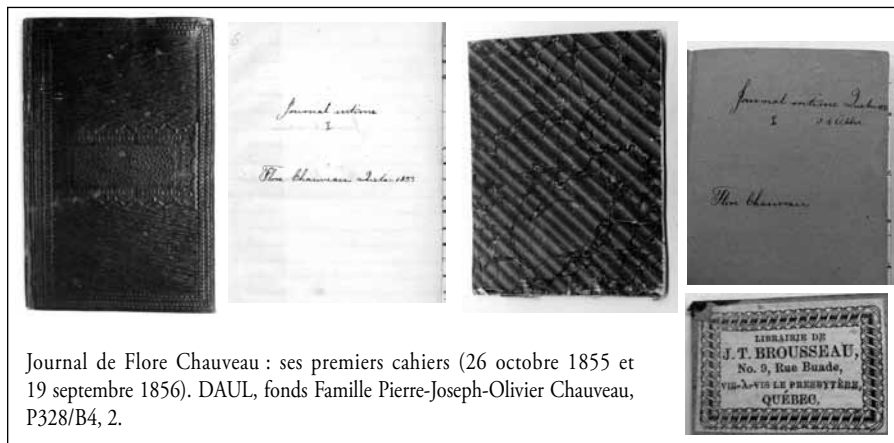
11. J. POMMINVILLE, *Répertoire du fonds... op. cit.*, p. 12.

Écrire un journal « intime »

La découverte des journaux des demoiselles Chauveau nous a plongée dans l'univers de l'autobiographie et des journaux personnels, dont s'est fait une spécialité Philippe Lejeune. Celui-ci en a abordé tous les aspects pour bien saisir ce qu'est un journal : sa matérialité, les rythmes et les styles, la pratique de l'écriture, les fondements littéraires, psychologiques, etc¹². Selon cet auteur, le journal est une pratique éducative parmi d'autres¹³. Il en révèle diverses orientations et l'inscrit dans des types différents de documents : journal spirituel ou profane, intime, personnel, chronique familiale, journal de voyage. Les journaux d'adolescentes s'avèrent de pratique courante : « C'est le pays du journal. Cette classe d'âge, « sas » entre l'enfance et l'âge adulte, est apparue à la fin du XVIII^e siècle, à l'époque préromantique, en même temps que l'idée de s'écrire des lettres à soi-même¹⁴ ». Le mot « intime » employé parfois par les sœurs Chauveau pour qualifier leur journal est-il toujours approprié ? Fait-il partie d'une expression consacrée plus qu'il ne révèle la nature personnelle et profonde des propos ? À certains moments de leur vie, on peut observer l'expression du besoin d'entrer en soi comme le suggère l'étymologie même du mot ; le journal personnel, intériorisation de la lettre familière adressée à soi-même permet alors de déverser ses sentiments comme une confidence faite à son ami le plus proche¹⁵. Cette expression de l'intime est cependant ponctuelle et varie d'intensité d'une fille à une autre et selon les circonstances rapportées. Le journal de l'aînée, Flore, s'apparente d'ailleurs davantage à un journal « chronique » relatant notamment la vie courante, sociale et mondaine, avec plus ou moins de détails¹⁶. Le journal personnel s'avère une source intéressante à plusieurs points de vue et pour diverses perspectives disciplinaires. L'ethnologie y trouve une porte d'entrée dans la vie privée et quotidienne des

-
12. PHILIPPE LEJEUNE, *Le moi des demoiselles. Enquête sur le journal de jeune fille*. Paris, Les Éditions du Seuil, 1993, 454 p. ; avec CATHERINE BOGAERT, il signe : *Histoire d'une pratique. Un journal à soi*. Paris, Les Éditions Textuel, 2003, 215 p. et *Le journal intime. Histoire et anthologie*. Paris, Les Éditions Textuel, 2006, 506 p. Il est à noter que les filles Chauveau ont pu suivre l'exemple de leur père, lequel a aussi tenu un journal personnel au cours de sa vie. Il en est resté des fragments dans les archives, dont le journal qu'il a tenu pendant la session parlementaire de 1846 et un autre lors d'un voyage aux États-Unis en 1850. Ces textes ont été publiés par Georges Aubin. PIERRE-JOSEPH-OLIVIER CHAUCHEAU, *De Québec à Montréal, journal de la seconde session, 1846, suivi de Sept jours aux États-Unis, 1850*. Introduction et notes par Georges Aubin, Québec, Les Éditions Note bene, 2003, 149 p.
 13. P. LEJEUNE, *Le moi des demoiselles...*, *op. cit.*, p. 20.
 14. PHILIPPE LEJEUNE ET CATHERINE BOGAERT, *Le journal intime...*, *op. cit.*, p. 163.
 15. *Ibid.*, p. 82.
 16. *Ibid.*, p. 22.

familles. La lecture des journaux, dits intimes, des jeunes filles Chauveau fait découvrir des gestes apparemment banals qui présentent néanmoins beaucoup d'intérêt pour connaître non seulement la vie menée dans cette famille, mais aussi tout un réseau social fort important dans le milieu bourgeois de la deuxième moitié du XIX^e siècle.



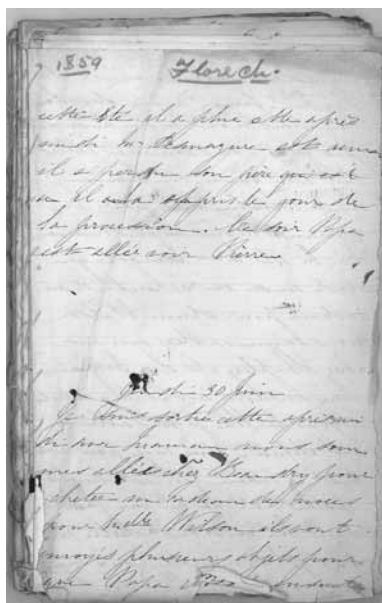
Journal de Flore Chauveau : ses premiers cahiers (26 octobre 1855 et 19 septembre 1856). DAUL, fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, P328/B4, 2.

Conformément à sa définition et à son étymologie, le journal est écrit au jour le jour. Les cahiers des filles Chauveau n'échappent pas à cette pratique quotidienne ; ils sont généralement bien datés, sauf à quelques reprises et plus spécialement lorsqu'ils se résument à de petits feuillets détachés d'un ensemble où les précisions manquent. Écrire son journal exprime une manière de vivre ; il devient compagnon¹⁷ à certains moments, – « petit cahier fidèle » écrira Éliza, en voyage (22 juillet 1864) –, surtout lors des plus pénibles, comme ce sera le cas de Flore qui souffre du décès récent de sa sœur Olympe et qui « s'ennuie » d'elle ; d'Éliza ou d'Henriette qui « s'ennuient » en séjour de vacances : « c'est souvent par la douleur et le secret qu'on entre dans le journal : le choc d'un deuil, le trouble d'un déracinement, l'humiliation d'une violence subie à l'école¹⁸. »

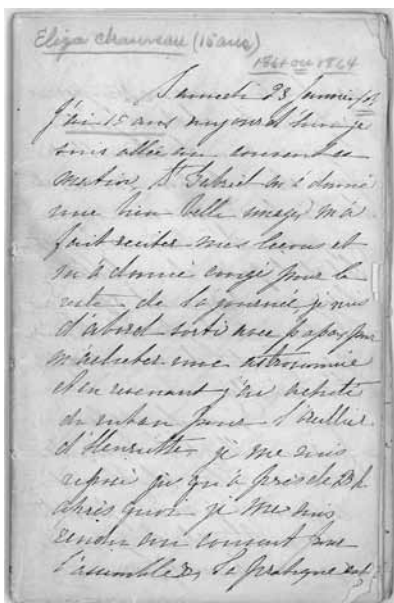
Le journal initial de Flore, l'aînée, est écrit dans un délicat petit cahier à couverture rouge violacé, ornée de légers motifs en relief, suivi d'un autre cahier fort différent par ses dimensions et son type, mais comportant aussi une couverture cartonnée ; la provenance de celui-ci est précisé à l'intérieur du plat supérieur par un collant de la librairie Brousseau.

17. « Le journal d'adolescence est un compagnon », *ibid.*, p. 166.

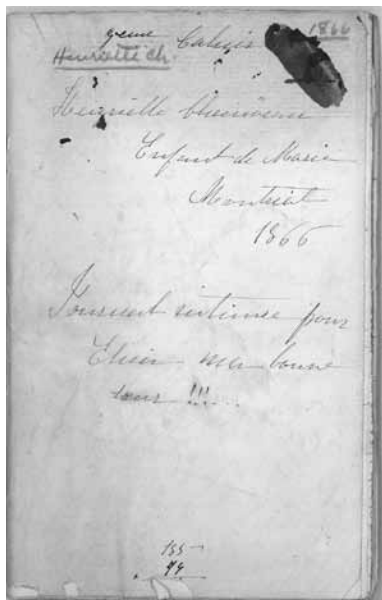
18. *Ibid.*, 2003, p. 137.



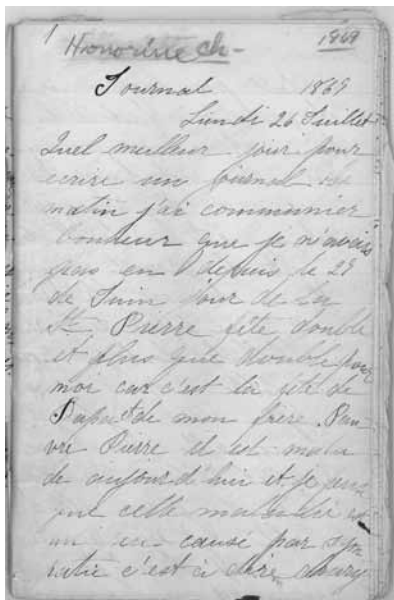
Flore, 30 juin 1859



Éliza, 23 janvier 1864



Henriette, page couverture 1868



Honorine, 26 juillet, 1869

Par la suite, tant en ce qui concerne Flore que pour ses sœurs, les journaux prendront la forme de petits fascicules composés de feuilles pliées ou de feuillets cousus ensemble par une ficelle fine ; ils sont relativement de mêmes dimensions¹⁹ et les pages sont rarement lignées. Pourquoi Flore n'a-t-elle pas continué à écrire dans de jolis cahiers ? Les avaient-elles reçus en cadeau, ce qui l'aurait incité à commencer son journal ? Le coût et les besoins quotidiens auraient-ils amené les filles Chauveau à se servir des feuilles d'usage courant dans la maison ? Quant au matériel d'écriture, nous en savons peu de choses. Flore a reçu une plume en cadeau et l'encre figure parmi les achats de la famille, mais nous n'avons pas décelé d'autres indications.

On peut constater l'évolution des jeunes filles, ne serait-ce que dans leur maîtrise croissante de la langue. À 13 ans, même si l'on étudie au couvent des religieuses ursulines, l'orthographe est défectueuse ; à 15 ans, des progrès sont déjà visibles²⁰. Les textes sont peu raturés, ni beaucoup corrigés si ce n'est, quelques fois, par une autre main ; laquelle ? La première page de chaque journal ne portant pas toujours le nom de son auteur, quelqu'un d'autre a senti le besoin de combler la lacune. Serait-ce Lacourcière qui les a reçus ? La comparaison des écritures ne nous autorise pas cette déduction ; serait-ce l'un ou l'une des descendants qui les a conservés ? Il est difficile de le savoir. Les indications en rouge visent de façon évidente à identifier les documents et à les dater ; au crayon de plomb, quelqu'un a aussi paginé. Quelques notes sur papier identifié au D^r Victor Lacourcière, La Malbaie, cité de Charlevoix, témoignent du regard posé sans doute par Luc Lacourcière sur les journaux de Flore, en commençant par la description des premiers : *Cahier I du vendredi 26 octobre 1855 au lundi 17 décembre 1855, 88 p. cahier cartonné, 16X10 cm. ; cahier II Journal intime 1856, cahier oblong cartonné, 21X16 cm., 82 p. Du 19 septembre 1856 au 17 janvier 1857*. Le cahier couvrant la période du 18 septembre 1856 au 7 février 1857 et totalisant 82 pages a retenu son attention ; ses préoccupations de littéraire et de folkloriste s'affichent dans le contenu sélectionné, par exemple : lecture de Lamartine et lecture de M. Deplace sur Lamartine (p. 21-22-25, 27 novembre), mention des De Gaspé (p. 27-28), attestations de soirées, chants, jeux, danses (quadrilles p. 63), fêtes calendaires comme la guignolée, la bénédiction du premier janvier 1857, les étrennes... Diverses informations sont consignées attestant des intérêts variés de Lacourcière, mais elles rendent insuffisamment compte de la richesse des divers cahiers ; néan-

19. Ce sont en majorité de petits cahiers de 10 cm par 16,5 cm pouvant aller jusqu'à 12,5 cm par 29 cm.

20. Afin de faciliter la lecture de ce texte, la graphie des extraits tirés des journaux sera normalisée ; les coquilles et les accords sont donc corrigés.

moins, on peut déceler la curiosité du chercheur à propos des relations sociales et de certaines personnes qui apparaissent dans le récit des filles – tels Garneau, Cherrier, Papineau – ; des pratiques, coutumes et indications sur des personnalités ou des collectivités particulières comme la collection de cachets de P.-J.-O. Chauveau et le fait que « les dames de Québec snobent celles de Montmagny » (Flore, premier cahier, p. 83).

Dr Victor Lacourcière
L.C. 34054

LA MALBAIE, CÔTE CHARLEVOIX TEL. 665-3181

NOM _____

ADRESSE _____

DATE _____

B

p. 86 plaisir de montrer l'album
aux visiteurs

88 non autre jour à l'école

p. 5 Les noms

"Éliza et Henriette antérieurement dit
Papa et le Rat sont allés pour l'école
rue de la rue Saint-Marc"

REPERATUR 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Flore Chauveau (1842-1871)

Journal intime 1855 cahier n° 90 p.
du 26 octobre 1855 au 17 décembre 1855

p. 5-6 préparatifs pour donner à Martine
8. le livre M. Garneau p. 6
oct - note -

p. 9-11 Dile de Gouff

p. 11-12 dimanches rue St Denis

p. 53 Sélection pour donner aux
Cousins de P. 60 - écrits aux
Méthode de Montmagny

53 - M. de Beaujeu et M. de
de Gouff 10 p. 60-61

59 croquis de maisons 62

69 Bibliothèque de M. Chénier

73-74 M. Papineau de la petite nation

74 Zélie Bone, portrait du coin du drap au
furnitures d'Alphonse Chauveau

83 les deux de l'album de Martine
celle de Martine

85 Papa fait une collection de cachets

Notes de Luc Lacourcière. DAUL, fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, P 328-B 4, 2

La chambre est le lieu de prédilection pour écrire son journal. Même en visite, on se retire généralement dans la chambre qui nous accueille : « nous sommes monté écrire à notre chambre » (Éliza avec Marie-Louise Globensky chez les Papineau, à Petite Nation, samedi 9 juillet 1864). Monter à sa chambre indique que des moments sont réservés à la discipline du journal : « Montée à 8 h à notre chambre où j'écris maintenant chère Henriette » (Éliza pendant son séjour chez les Papineau, 12 juillet 1864). Le plus souvent, on écrit le soir, mais il arrive que le journal s'impose à d'autres moments, entre autres, le dimanche : « J'écris au retour de la grande messe de St-Jacques où je suis allée avec papa et maman » (Henriette, 28 janvier 1866). On s'accorde du temps individuel et privé : « j'ai

eu un moment à moi seule et je viens continuer ce petit récit de la journée. » (Éliza chez les Papineau, dimanche 3 août 1864). Parfois, le devoir d'écriture incite à se hâter d'accomplir d'autres activités ; avant une sortie programmée, Henriette précise « je veux écrire au moins le peu d'événements qui se sont passés depuis ce matin » (7 février 1866).

Relater des événements, rapporter des actions, exprimer ses états d'âme, tout un mélange de comptes rendus, de réactions, de pensées, d'impressions, de souhaits sont couchés sur le papier, sur un ton informatif ou de confiance et plus ou moins spontanément. « En relisant ma page d'hier, j'ai vu que j'avais communiqué le triste ennui qui pesait sur mon petit cœur mais ce n'est qu'un léger nuage qui passe sur mon ciel pur » (Henriette 9 février 1866). Certains textes s'apparentent à la fois au journal et à la lettre. Ainsi, Éliza, en séjour de vacances, s'adresse à sa sœur Henriette :

encore de nouveaux amusements renfermés dans ce petit cahier mon ami de voyage et qui sera fidèle à te redire toutes mes actions pendant mon séjour ma toute belle. [...] dis-moi, ne suis-je pas diligente pour faire mon journal [...] j'ai bien hâte en récompense de revoir ton second...²¹ (Éliza, pendant son séjour chez les Papineau, 15 juillet 1864).

La température donne le ton de la journée ; elle est fréquemment rapportée. Même si ce thème est fréquent dans les journaux personnels, en général²², il n'est pas étonnant que les questions climatiques préoccupent dans le contexte qui prévaut dans ce pays ; on en trouve en effet mention presque chaque jour, au début du récit journalier et avec insistance en saison particulièrement rude comme l'hiver ; ces indications éclairent sur l'humeur suggérée ou exprimée, sur le bien-être ou le mal-être des personnes qui en sont influencées. Dans cet esprit, le corps comme l'âme, – son état et son apparence –, font l'objet d'une attention constante d'autant plus que la maladie – la tuberculose en tête – et la mort les menacent sans cesse.

Les jeunes filles du XIX^e siècle ne savent peut-être rien de la sexualité, mais elles n'ont plus grand-chose à apprendre de la mort. Elle frappe les familles comme elle ne le fait plus aujourd'hui, des êtres jeunes, des parents dans la force de l'âge, fauchés sans que la médecine de l'époque y puisse quoi que ce soit. Il n'y a pratiquement pas de journal sans récit de deuil²³.

21. Le premier journal d'Henriette date de 1865. Nous n'avons pas trouvé dans le fonds un document qui aurait pu être la réponse d'Henriette à sa sœur Éliza en 1864.

22. Mentionné par LEJEUNE ET BOGAERT, *op. cit.*, p. 163.

23. PHILIPPE LEJEUNE, *Le moi des demoiselles*, *op. cit.*, p. 56.

Beaucoup de place est accordée aux relations et aux rencontres, aux personnes de la maisonnée, de l'entourage immédiat, du cercle familial et amical, – scolaire dans le cas d'écolières. Plusieurs notations concernent les visiteurs et visiteuses, ainsi que ceux chez qui l'on va par affaire ou pour socialiser, incluant les nombreux commerçants fréquentés et explicitement nommés. Tous ces sujets tissent les récits diaristes et fournissent une matière à plusieurs épisodes. « Modeste contribution à la mémoire collective, la valeur d'information augmente avec le temps²⁴ » car les journaux intimes, si privés soient-ils, reflètent l'éducation et les mentalités des collectivités d'appartenance de leurs auteurs.

Les débuts : 1855-1856 le journal de Flore

En ce jour du 26 octobre 1855, Flore a 13 ans et commence son journal²⁵. Elle a été malade toute la nuit. Le jour de son anniversaire, elle reçoit une image d'une demoiselle Labrecque et la visite de sa tante Hamel. Elle s'ennuie d'Olympe, morte le 9 octobre dernier : « Je me suis beaucoup ennuyée d'Olympe aujourd'hui j'ai perdu ma compagne » (1^{er} novembre). Son père vient d'être nommé surintendant de l'Instruction publique au Bas-Canada ; la famille devra déménager à Montréal. Ce sont deux chocs pour Flore.

En cet automne triste, sa mère, ses sœurs, une tante et une amie éprouvent des problèmes de santé, ce que consigne Flore : « La petite Henriette est malade. Elle a une fluxion qui la fait beaucoup souffrir » et la petite Honorine [qui a un an] est malade de ses dents. (mardi 30 octobre 1855). Le premier novembre, sa mère va à la messe dans la chapelle parce qu'elle « est trop faible pour aller dans l'Église ». Cette même journée, Flore elle-même, a une grosse fièvre et le visage enflé, ainsi que sa tante Éliza le lendemain. La petite Henriette aura une grosse fièvre à son tour le 7 ; le médecin devra venir à la maison le 8. Toujours en novembre, l'une des servantes, Julie, est bien malade (21 novembre) et la santé de la mère ne s'améliore pas (Montréal, le 22 novembre et 4 décembre). La vie chez les Chauveau est marquée par les épreuves, car la maladie est omniprésente et la mort ravira plusieurs des membres de la famille en jeune âge²⁶.

24. *Ibid.*, p. 10.

25. DAUL, fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, P328/B4, 2.

26. Olympe meurt à 9 ans, Flore à 29, Éliza à 26, Henriette à 19, sans compter leur mère en 1875 à 63 ans.



Théophile Hamel, *Flore et Olympe Chauveau*, vers 1852.
Huile sur toile (76,6 X 88,8 cm) Collection Musée national des
beaux-arts du Québec, restauration effectuée par le Centre de
conservation du Québec. Photo : MNBAQ, Patrick Altman (1970.95)



Plaque commémorative d'Olympe, Henriette
et Flore Chauveau, vers 1871.
Marbre, (255 cm X 123,6 cm). Photo : Michel Élie, Centre de
conservation du Québec, Collection du Monastère des Ursulines de
Québec.

Plus tard, Honorine, la seule ayant vécu plusieurs dizaines d'années²⁷, écrira en 1869, qu'il y a des morts tous les jours²⁸.

Flore parle de ses sœurs en précisant leur surnom – elle, l'aînée, ne semble pas en avoir. Éliza est appelée Puce (« puse ») ; Henriette, le Rat (28 octobre 1855) et Honorine, le bébé, Birlibi (30 octobre) dite aussi Bibi. Dans sa position familiale d'aînée, Flore pose un regard sur tout un chacun. De par son âge, elle semble être aussi celle qui apporte le plus d'aide domestique surtout dans le contexte du départ de Québec : « j'ai empaqueté des livres avec papa » (29 octobre 1855) ; « j'ai aidé à maman à empaqueter de la vaisselle toute la matinée » (30 octobre) ; « J'ai travaillé tout l'après-midi à poser des étiquettes sur les meubles » (7 novembre).

Le déménagement à Montréal

Les préparatifs du déménagement de Québec et l'installation à Montréal sont relatés par Flore, la seule à rédiger un journal personnel à cette époque. P.-J.-O. Chauveau fait les démarches pour trouver un logement à sa famille ; pour cela, il fera quelques allers et venues durant l'automne, avant de pouvoir s'installer vraiment à Montréal. Flore note son départ le matin du 6 novembre 1855 ; il écrira alors à sa famille pour l'informer de l'avancement des travaux, notamment concernant un meuble de bibliothèque qu'il a fait faire. La bibliothèque de Chauveau est reconnue comme exceptionnelle. Louis-Philippe Ferron précise qu'en 1892, année d'acquisition par la Bibliothèque de la législature, elle comptera 3512 volumes reliés et 3211 brochures. Elle est considérée comme l'une des plus riches bibliothèques québécoises rassemblées au XIX^e siècle. Éclectique, elle rassemble des publications sur de nombreux sujets et divers pays dont une série d'incunables²⁹. Lors du déménagement à Montréal, elle est empaquetée par Alexandre de Lusignan, avocat de Montréal qui a pris pension à Québec chez les tantes Masse ;

27. Elle mourra à 84 ans en 1938.

28. DAUL, fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. P328/B7,3 août 1869.

29. LOUIS-PHILIPPE FERRON, « Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et sa bibliothèque », dans : G. GALLICHAN [dir.] *Au fil des pages et du temps*, Québec, Bibliothèque de l'Assemblée nationale, 2002, p. 13-33 ; ANDRÉ LABARRÈRE-PAULÉ évoque la passion de bibliophile de Chauveau. « Éclairé, désintéressé, il recherche le livre rare, précieux [...] Tous les domaines y sont représentés sauf la théologie. De très beaux ouvrages sur l'histoire, la littérature, la jurisprudence romaine y côtoient les chef-d'œuvre des grands génies et une magnifique collection sur l'histoire du Canada. », *Pierre-Joseph-Olivier Chauveau. Textes choisis et présentés par André Labarrère-Paulé*, Montréal, Fides, 1962, coll. « Classiques canadiens », n° 24, p. 9.

il entre officiellement dans la famille en épousant en 1832 Marie-Adeline-Opportune, la fille de Louis-David Roy, oncle de Pierre-Joseph-Olivier, et d'Adeline Masse.

Un télégramme de Chauveau informe « qu'il a tout reçu le ménage en bon ordre » et, la même journée, une lettre annonçant que la maison est bien avancée et qu'il « a acheté un bien beau poêle pour la cuisine et un bien beau porte-charbon » (Flore 9 novembre 1855). « Ça fait beaucoup de peine à mes tantes de laisser Québec et Adeline qui a beaucoup pleuré en les voyant partir » (Flore 14 novembre 1855). Progressivement, la famille Chauveau partira à Montréal : la petite Éliza avec ses tantes, sœurs de sa mère, deux domestiques et Monsieur de Lusignan. Le reste de la famille les rejoint en train, en partant de la Pointe-Lévis, le samedi 17 novembre 1855.

La famille arrive à Montréal sous une bordée de neige ; la première journée, un dimanche, l'amène d'abord à la messe en l'église de la Providence³⁰. Pendant quelques temps, les Chauveau habiteront au St-Lawrence Hall, situé rue Saint-Jacques, alors que leur maison, de la rue Saint-Denis, n'est pas encore tout à fait prête. Flore accompagnera son père ou sa mère afin d'effectuer les achats nécessaires pour meubler la maison. Elle note comment est intégré « le ménage » de Québec et les achats faits à Montréal : le 21 novembre, son père achète deux tapis, un lave-main et une armoire à vaisselle ; le 22 novembre, pose du tapis dans la chambre de sa mère, celui qui était dans le salon de Québec ; le 24 du même mois, son père achète des chaises pour la cuisine, une berceuse pour les chambres d'enfants et une armoire à vaisselle de noyer noir. Le 30 novembre, Flore assiste aux achats de sa mère tel un meuble de corridor « pour mettre les chapeaux », des bois pour les rideaux, une toile cirée pour la table et une jolie petite chaise. Ces mentions ne nous permettent pas de reconstituer entièrement la maison, mais elles contribuent néanmoins à imaginer l'univers domestique dans lequel évolue la famille Chauveau.

Flore atteste que la bibliothèque de son père est montée le 21 novembre : la bonne l'attendait « pour la remplir ». On semble avoir gagné la maison, du moins la mère s'y est installée et va mieux (Flore 23 novembre). Peu à peu, les meubles en transit sont apportés dans la maison de la rue St-Denis. Ainsi, Flore reçoit le 27, de St-Lawrence, la livraison de son lit-couchette et sa petite table. L'installation se poursuit en décembre : le 2, cheminée de marbre pour meubler le salon et la salle ; le 5, pose des devants de cheminées en marbre, achats de lampes et d'horloges ; rideaux du salon de Québec réutilisés à Montréal dans la

30. Située rue Sainte-Catherine, en plein cœur de la ville.

salle. L'eau chaude devient disponible le 10 décembre ; Flore prendra un bain le 12, de toute évidence contente de ce confort. Sa mère fait faire le tour du lit qu'elle avait à Québec en *netting*³¹, avec une frange rose, et il est attaché avec des rubans roses (Flore, 14 décembre 1855).

Est-ce le temps des Fêtes ou les occupations nombreuses des parents ou encore des problèmes financiers³², récurrents chez P.-J.-O. Chauveau, qui freinent l'aménagement et la décoration de la maison ? Plusieurs mois se passent avant que Flore n'écrive que le salon est tapissé (mai 1857), qu'on a « fini de meubler le salon et que le peintre est venu peindre l'escalier » (4 juin 1857).

La vie à Montréal semble avoir nécessité une adaptation. Les tantes s'y plaisent puisque Flore les dits « toutes enchantées de Montréal » (6 décembre 1855), mais Flore elle-même trouve presque tout « moins bien qu'à Québec » (25 novembre 1855) ; elle est portée à comparer : lors d'un incendie à Montréal, elle affirme que « ce n'est pas comme à Québec lorsque ce n'est pas un grand feu la paroisse ne sonnent pas seulement les cloches des Pompes » (28 novembre 1855). Cette nostalgie de Québec dure un certain temps et l'attachement de toute la famille à cette ville d'origine se manifeste dans plusieurs faits et gestes. Le 1^{er} novembre 1856, Flore rapporte que : « Émérence [une servante – « la fille d'Adeline » -], est partie aujourd'hui pour Québec pour acheter notre beurre car il est bien meilleur à Québec qu'à Montréal. »

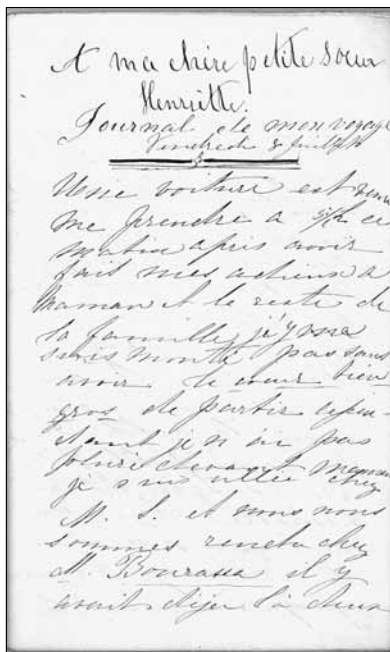
Chère Éliza, chère Henriette...

Éliza et Henriette sont les cinquième et sixième enfants de la famille, après les deux garçons, Pierre et Alexandre. Elles n'ont que 22 mois d'écart ; leur sœur aînée, Flore, a cinq ans de plus qu'Éliza et la petite Honorine, trois ans de moins qu'Henriette. Peut-être en raison de leur proximité d'âge, Henriette et Éliza développent une relation sororale étroite, démontrée dans certains de leurs écrits qui s'adressent l'une à l'autre, tout spécialement dans le journal d'Éliza en séjour de vacances.

31. *Netting* : « filet, textile, ancienne méthode de construction de tissus ouverts par le croisement des cordons, fils, filés ou cordes de sorte que leurs intersections sont nouées ou en boucle, formant un maillage de forme géométrique, ou un espace ouvert. » <http://translate.google.ca/translate?hl=fr&sl=en&u=http://www.britannica.com/EBchecked/topic/410307/netting>. Consulté le 3 novembre 2012.

32. GILLES GALLICHAN, « Pierre-Joseph-Olivier Chauveau : portrait en trois temps », *Histoire Québec*, vol. 12, n° 2, 2006, p. 24-30.

Éliza, comme Flore, commence son journal un jour d'anniversaire, le 23 janvier 1864 ; elle a 15 ans. Ses propos sont très orientés vers sa vie d'élève au couvent Villa Maria des sœurs de la Congrégation Notre-Dame à Montréal où elle-même deviendra religieuse à l'âge de 16 ans. En son jour d'anniversaire, Sœur Saint-Gabriel lui offre « une bien belle image », lui fait écrire ses leçons et lui donne congé pour le reste de la journée. Elle ira ensuite avec son père qui lui achètera un livre d'astronomie ainsi que du ruban pour l'oreiller d'Henriette. Puis elle se repose jusque vers trois heures de l'après-midi avant de retourner au couvent pour l'assemblée ; elle note alors que « la pratique est grand zèle envers nos compagnes protestantes, et de ne jamais laisser rien de blâmable se faire dans la classe sans avertir la directrice, nous avons aussi proposé d'introduire l'apostolat de la prière dans la classe ». Ses allers et retours entre la maison et le couvent n'ont pas seulement pour but l'école, ou ses leçons de musique, mais aussi la conversation avec certaines religieuses appelées « tantes ».



Page du journal d'Éliza « À ma chère petite sœur Henriette. Journal de mon voyage 8 juillet » 1864. DAUL, fonds Famille Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, P 328, B 5, 1.

Outre l'énumération des disciplines scolaires rapportées au fil des jours par Éliza (entre autres, musique, chiffres, catéchisme, littérature, dessin, composition historique, géographie, etc.), son journal reflète son attachement au couvent ; l'on peut même déceler la précocité de l'appel de la vocation. Non seulement elle se rend au couvent très souvent pour la messe en semaine, mais aussi le dimanche, et elle peut y rester à parler avec les religieuses pendant de longues heures. Éliza est une bonne élève, studieuse semble-t-il ; elle reçoit des rubans de récompense (3 février 1864) et des prix pour son « excellente conduite en tout » (7 juillet 1864 ?). Dans son journal, elle rapporte brièvement le quotidien, les sorties et visites des religieuses et les événements festifs. Par ailleurs, il lui arrive de mentionner être allée au magasin pour l'un des membres de la famille, ou avoir visité la parenté ou des amis proches ; mais ce sont surtout ses sœurs de qui elle relate ce genre d'activités.

Les « matantes »

Parmi les sœurs converses, certaines participent étroitement au bon fonctionnement du pensionnat. Elles préparent les repas et entretiennent les différents espaces occupés par les pensionnaires, comme les réfectoires, les dortoirs ou les salles de classe. Religieuses associées au confort et au réconfort, les « matantes » occupent une place à part dans le cœur des fillettes.

« Nous appelons les religieuses ‘mères’. Comme en religion, les converses sont les sœurs des mères, une très belle coutume veut que nous les appelions « ma tante ». Une certaine tendresse les attache aux élèves et nous leur rendons bien la pareille. [...] comme les « ma tantes » n’ont jamais l’occasion de nous discipliner, mais plutôt de nous gâter, nous gardons d’elles un souvenir savoureux. »

(Gabrielle K.L. Verge, Pensionnaire chez les Ursulines dans les années 1920-1930, Québec, Septentrion, 1998.) CHRISTINE CHEYROU ET MÉLANIE GIRARD, *L’Académie des demoiselles. Les Ursulines et l’éducation des filles*, Le Musée des Ursulines de Québec, textes d’exposition, mars 2011.

L’atmosphère du couvent, les conversations avec les religieuses contribuent probablement au développement de la vocation d’Éliza. Très souvent, elle demande la confession, fréquente la chapelle, va à vêpres, toutes des pratiques courantes à l’époque et présentes chez d’autres de son entourage, mais ses réflexions et ses rapports avec les religieuses laissent soupçonner une activité intérieure qui s’incarnera dans son choix de postulante. Le 10 mars 1864, elle assiste à une prise d’habits qui la bouleverse : « joie la plus douce de redire l’impression que me fit cette imposante cérémonie... j’en fus tellement frappé que j’y ai pensé le reste du jour et j’y ai rêvé la nuit. » La semaine suivante, chez Beauchemin, Éliza écrit : « j’ai trouvé ce qu’il me fallait : *Les méditations pour tous les jours de l’année pour les religieuses* » (Éliza 17 mars 1864).

Henriette s’ennuie de sa sœur postulante, elle écrit : « quant à toi, je t’ai perdue presque car je ne puis te parler qu’une demi heure ou deux par semaine. Oh misère que c’est triste. » (8 février 1866). Alors qu’elle était à la neuvaine à saint Joseph avec Flore, elle se désole : « En revenant, je t’ai vue avec les autres tantes tu ne m’as pas regardée. Oh ! Élisa, quels sacrifices pour toi bonne bonne Élisa tout est pour Dieu et par là même cela t’es léger que tu es heureuse ! » (5 mars 1866).

Éliza, chez les Papineau, le dimanche 3 août 1864

J'ai bien pensé à toi chère petite sœur pendant ce jour » (Éliza s'adressant à Henriette, chez les Papineau le dimanche 10 juillet 1864). « Hé bien chère Henriette, bonnes nouvelles, joies, plaisirs, promenades, toute la journée. D'abord pour commencer... » (Éliza chez les Papineau, mercredi 13 juillet 1864). « Encore une bonne journée chère Henriette. Tu vas en juger toi-même ... » (Éliza, chez les Papineau, jeudi 14 juillet 1864). « Que je regrette très chère petite sœur de ne pouvoir moi aussi m'approcher de ce pain des anges mais je le mangeais spirituellement que j'ai hâte de pouvoir le faire...ce qui sera une des premières choses à mon arrivée à Montréal...J'ai pensé comme toujours au couvent à Montréal » (Éliza pendant son séjour chez les Papineau, dimanche le 17 juillet 1864). « Vois combien je t'aime car quoi que je sois morte de fatigue je veille cependant pour t'écrire ce résultat de ma journée [...] Reçu une lettre de papa et ton joli journal qui m'ont fait grand plaisir¹. » (Éliza, chez les Papineau, lundi 18 juillet 1864). « Je t'ai laissé à midi petite sœur avec ma promesse de revenir te rendre compte du reste de la journée. Je suis fidèle à notre engagement » (samedi, 23 juillet 1864). « Je m'ennuie et je pense à vous tous du couvent. »

1. Comme nous pouvons le voir dans la figure 3, Henriette a écrit une partie de son « Journal intime pour Élisa ma bonne sœur !!! ». Cependant, nous n'avons pas trouvé de document écrit par Henriette correspondant à la période du séjour d'Éliza chez Papineau, ce qui nous aurait permis d'étudier le dialogue des deux sœurs.

Éliza et sa grande amie Marie-Louise Globensky³³, du même âge, séjournent en vacances chez les Papineau du 8 juillet au 4 août 1864. Elles partagent une grande partie de leur vie à étudier ensemble, faire de la raquette, passer des après-midis chez l'une ou l'autre, broder, prier, jouer. Tel qu'entendu avec sa sœur Henriette, Éliza rédige alors un journal de voyage à son intention. Elle en formule

33. Marie-Louise Globensky est connue sous le nom de Lady Lacoste, ayant épousé, à Montréal, Alexandre Lacoste, avocat, professeur, homme politique et juge. Elle est avec ses filles, une suffragette célèbre. Elle a été incorporatrice de l'hôpital Sainte-Justine, promotrice des Écoles ménagères, présidente du Château Ramezay en 1905-1906, présidente de l'œuvre de l'asile de la Providence, présidente des Dames patronnesses de l'hôpital Notre-Dame puis présidente du comité des Canadiennes françaises de Montréal, afin de prélever un fond pour nos prisonniers de guerre en 1916. http://www.nosorigines.qc.ca/GenealogieQuebec.aspx?genealogie=Globensky_Marie-Louise&pid=159561&lng=fr, (consulté le 8 novembre 2012). Lire aussi l'ouvrage de DENISE GIRARD, *Thaïs. La voix de la lutte des femmes 1886-1963*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 2012, 269 p. Thaïs Lacoste était la fille de Marie-Louise Globensky et de Alexandre Lacoste, leur onzième enfant.

plusieurs passages à la manière d'une lettre, ce qui nous renvoie à l'étude de Françoise Simonet-Tenant qui traite de l'histoire imbriquée du journal personnel et de la correspondance : « Suscitant et confortant tout à la fois les représentations, les éducations des filles de la bourgeoisie et de l'aristocratie encouragent à la pratique de la lettre et du journal ». Cette étude insiste sur la culture de l'intime et l'évolution d'un concept qui, d'abord lié à la relation avec l'autre acquiert « la profondeur de la relation que l'on entretient avec soi ». Cette relation est marquée « par une confiance intense et des confidences sans réserve », ce qui caractérise l'intensité des rapports d'Éliza et Henriette Chauveau³⁴.

Un récit d'Honorine

Lorsqu'Honorine, la benjamine de la famille relate, en 1876, le récit des derniers jours de sa mère, décédée le 24 mai 1875, elle a 21 ans. Flore est morte quatre ans plus tôt, en 1871, et Henriette, un an auparavant en 1870 et Éliza le 31 décembre 1875, quelques mois après leur mère. Honorine reste bien seule, habitée par un énorme chagrin, elle est prise d'un regret qui la ronge et l'amène à reconstituer le récit des derniers jours de sa mère sous la forme d'un journal *a posteriori*.

Extrait du journal d'Honorine

Encore un regret ! Et je suis assez enfant pour vouloir essayer de l'effacer en reprenant mon journal [...] je veux essayer à l'aide du journal de mon père à me rappeler les choses jour par jour telles qu'elles se sont passées et les inscrire ainsi que les principaux événements de ma triste vie depuis cette affreuse époque... Je veux aujourd'hui retracer ces tristes temps, comme si chaque soir j'avais inscrit les principaux événements de la journée. Je commencerai donc le vendredi 30 avril 1875 jour où ma pauvre mère a pris le lit¹.

1. B328/B7, 3 sur la page couverture de ce cahier, de 20 cm X 12,5 cm, il est écrit en rouge : Honorine Chauveau 1876, Récit des derniers jours de sa mère décédée le 24 mai 1875.

34. FRANÇOISE SIMONET-TENANT, *Journal personnel et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain-la-Neuve, Académia Bruylant, p. 17 et 68.

Ce récit est poignant car il exprime la détresse d'Honorine, la plus jeune d'une famille qui se voit dévastée par la perte successive d'êtres chers. La mélancolie devient un refuge : « il y a des jours dans la vie où l'on aime se rattacher au moindre souvenir et surtout aux plus tristes ; ce besoin se fait sentir plus particulièrement, je le vois, quand on se sent de plus en plus isolée sur la terre ; et moi qui n'ai plus maintenant qu'à me nourrir de souvenirs. » Cette phrase révèle aussi la fonction de *memento mori* du journal et le fait qu'il est écrit pour être lu et relu par son auteure.

Croyant, pratiquant et dévot, son père se rend chez les Ursulines, – si proches de la famille géographiquement et affectivement –, chercher de l'eau de Marie-de l'Incarnation³⁵ (1^{er} mai 1875) ; l'espoir dispute à l'inquiétude et les soins prodigués se partagent entre l'âme et le corps que l'on irrigue d'eau bénite, de bouillon et de thé de bœuf. Honorine vit avec son père une situation extrêmement pénible : « sentant un grand besoin de prendre l'air je suis allée avec papa faire le tour des remparts et nous sommes revenus excessivement tristes. » (22 mai)

La mère est présentée dans le texte comme souriante, secrète, résignée, protectrice des siens : « elle voulait tant nous ménager ». Affectueusement, elle appelle Honorine de son surnom, Bibi, « tu radotes » lui dit-elle en regardant ses filles « si finement » « quand elle trouve que nous disons des choses ridicules » (21 mai). La progression de la maladie – une névralgie³⁶ – est manifeste et les

35. La responsable des Archives du Monastère des Ursulines de Québec, Madame Marie-Andrée Fortier, nous a communiqué l'information suivante à propos de l'eau de Marie de l'Incarnation ; je l'en remercie vivement. En 1833, d'après le désir des religieuses, les cercueils des trois fondatrices du monastère des Ursulines de Québec, dont Marie de l'Incarnation, furent ouverts, plus précisément le 30 avril date anniversaire de la mort de celle-ci, afin d'en vérifier les restes. On les trouva baignant dans une eau claire que l'on a eu soin de recueillir. L'eau avait pénétré par infiltration dans le caveau puis dans les cercueils en plomb qui n'étaient pas fermés hermétiquement. Le contact de l'eau avec le corps de la vénérée Marie de l'Incarnation lui a conféré des vertus particulières. P.-F. RICHARDEAU, *Vie de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation Ursuline*. Tournai, Casterman, 1874, p. 416-417.

36. Les dictionnaires médicaux font état de diverses formes de névralgie pour désigner une douleur causée par une pathologie ou un traumatisme affectant directement les nerfs. Les névralgies sont classées selon la zone du corps ou le nerf qu'elles affectent. Le chirurgien français Ambroise Paré serait le premier (Rey, 1993) à avoir décrit une névralgie, celle du roi de France Charles IX. Au XIX^e siècle, les névralgies étaient classées par *département cutané* (Valleix, 1841) : névralgie trigéminal, névralgie occipitale, névralgie cervicale, névralgie brachiale, névralgie dorso-intercostale, névralgie lombo-abdominale, névralgie crurale, névralgie fémoro-poplitée, névralgie sacrée, etc. Dans le cas de Madame Chauveau, nous

proches qui entourent la malade oscillent entre l'espérance et le découragement. Une croix précède la narration sur les dernières heures de la mourante. « Bibi »,



Monument de Madame Chauveau dans la chapelle des Ursulines. Plaque commémorative de Marie-Louise-Flore Masse, vers 1875. Marbre (environ 170 cm X 90 cm). Photo : Michel Élie, Centre de conservation du Québec, Collection du Monastère des Ursulines de Québec.

autoproclamée orpheline, est soutenue et câlinée par sa tante Éliisa qui la tenait par le cou ; tout en marchant, elle répétait : « Oui ma petite Bibi pour toi on fera tout ce que tu voudras, on ne te laissera jamais ; puis après, « pauvre Flore » Mon Dieu oui elle est morte !!! » (24 mai 1875) Les sœurs grises et les petites orphelines sont venues dire le chapelet, « mais je n'ai pas eu le courage d'aller les voir, les entendre était bien assez, il y a un trop grand rapprochement entre elles et moi ».

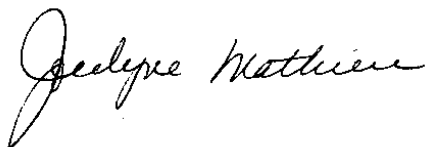
Le récit de la difficile séparation d'Honorine avec sa mère s'accompagne d'information sur les pratiques funéraires de l'époque. Elle fut transportée dans le salon, dans « cet habillement de scapulaire blanc [qui] rappelait bien son air digne ». Plusieurs visiteurs sont mentionnés : des parents, des amis, des connaissances. Sur le cercueil, « des roses et des mignonettes³⁷ les deux fleurs qu'elle aimait tant ». Honorine ne sera pas témoin de la fermeture du cercueil et de sa sortie, mais elle le voit passant une dernière fois devant « cette maison qu'elle aimait tant ». (28 mai)

Les journaux des filles de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau relatent le quotidien sans pour autant nous faire pénétrer dans un univers vraiment intime comme pourrait le laisser croire l'intitulé de plusieurs de leurs cahiers. Bien que les émotions fortes et les chagrins éprouvés

n'avons trouvé, jusqu'à ce jour, d'indication précisant de quelle névralgie elle souffrait. <http://www.arthrosecervicale.org/nevralgie-definition> et <http://www.mediadico.com/dictionnaire/definition/nevralgie> et <http://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A9vralgie> (consultés le 22 novembre 2012).

37. La mignonette est un petit œillet. <http://www.journaldesfemmes.com/jardin/fleur/des-fleurs-a-votre-image/oeillet.shtml> (consulté le 22 novembre 2012).

notamment lors des maladies et des décès qui accablent la famille soient exprimés dans les écrits des sœurs Chauveau, les journaux de celles-ci nous font aussi pénétrer dans un univers où le social tient une place de premier plan. Dans cette société bourgeoise du XIX^e siècle et compte tenu des fonctions publiques occupées par le père, le réseau de relations est étendu et occupe une grande part des activités au quotidien. Nous chercherons à en apprendre davantage sur les manières de vivre de la famille de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et de la société dans laquelle elle évolue. Notre prochain texte dans *Les Cahiers* nous conviera à les suivre au fil des récits des jeunes diaristes.

A handwritten signature in black ink, reading "Jeelyne Mathieu". The script is cursive and elegant, with a large initial 'J' and a long, sweeping underline.